



Expertise. Bénédicte Leclercq, dentellière depuis trente ans : « Si on ne conserve pas vivante cette technique – impossible à expliquer dans un livre –, elle ne redémarrera pas. » Dans l'infiniment petit. 250 heures de travail pour 35 cm² de cette dentelle à l'aiguille, 20 heures pour un motif aux dimensions d'un timbre-poste.

A Alençon la dentelle ne tient qu'à un fil

De notre envoyée spéciale à Alençon (Orne), Pascale Krémer | Photos Olivia Gay pour Le Monde 2 |

Elles ne sont plus que huit à pratiquer le point d'Alençon, reine des dentelles, si raffinée et complexe qu'elle exige dix années de formation. Pour sauvegarder ce savoir-faire ancestral, l'Etat a fait des dentellières de l'atelier national d'Alençon des fonctionnaires qui ne produisent pas plus d'une vingtaine de pièces par an.

Si elles abandonnent, tout est perdu. Personne d'autre ne sait. Elles ne sont plus que huit à tendre ce fil tenu entre passé et présent. A faire le lien entre xvi^e et xix^e siècle. Huit femmes assises en silence autour d'une vaste table de bois ovale, dans une pièce austère uniquement pensée pour la luminosité. Nuques courbées, yeux rivés sur l'ouvrage, seules leurs mains sont en mouvement. Les visites sont interdites, qui nuiraient à leur concentration.

Huit femmes précieuses dont l'Etat a fait des fonctionnaires dans l'unique but de sauvegarder un savoir-faire ancestral :

celui de la dentelle d'Alençon. Reine des dentelles, dit-on, remarquable de raffinement et de complexité. Prévoir dix années de formation, et 250 heures de travail, pour 35 centimètres carrés de cette dentelle à l'aiguille. Vingt heures pour un motif aux dimensions d'un timbre-poste...

« Mémoire de nos ancêtres »

« C'est totalement impossible à expliquer dans un livre. Donc si on ne conserve pas vivante cette technique, elle ne redémarrera pas. En Belgique, en Italie, ils essaient mais ils ont bien du mal. Chez nous, il n'y a pas eu de brisure dans la transmission par apprentis-

sage, témoigne Bénédicte Leclercq, 49 ans dont trente de pratique dentellière, sans lassitude aucune. Si ça s'arrêtait, ce serait grave pour le patrimoine. C'est la mémoire de nos ancêtres ! » Tout acquis à cette cause de la sauvegarde des métiers d'art, le président Giscard d'Estaing inaugurerait en 1976 deux ateliers nationaux : dentelle aux fuseaux au Puy-en-Velay, dentelle à l'aiguille à Alençon. Il y a alors urgence : le point d'Alençon, pratiqué du temps de Louis XVI par des milliers de dentellières, ne doit pas survivre, en cette fin de xix^e siècle, qu'à une poignée de religieuses de la bien nommée congrégation de la Providence et aux subsides municipaux.

Elle a pourtant jadis valu de l'or. « C'était la Rolex des xvii^e et xviii^e siècles, s'amuse Audé Pessey-Lux, conservatrice du Musée des beaux-arts et de la dentelle d'Alençon. Un signe extérieur de richesse qu'on était de ses vêtements chaque soir, comme un bijou. On vendait des terres pour s'acheter une parure en point d'Alençon et tenir son rang à la cour. »

En 1665, Jean-Baptiste Colbert, contrôleur général des finances de Louis XIV, s'agace. Les dentelles italiennes, tellement en vogue, font sortir de France trop de devises. Des manufactures royales de dentelles, dont celle d'Alençon, produiront désormais une dentelle bien française. En Basse-Normandie, les ouvrières commencent par imiter le point de Venise, puis surenchérisent dans la finesse et la technicité en inventant le point d'Alençon, qui vaut à la France, dans la seconde moitié du xix^e siècle, de briller dans toutes les expositions universelles.

Folie que ce dessin de fil qui nécessite parfois une quarantaine de passages de l'aiguille dans l'infiniment petit. A l'Atelier national, les dentellières n'y consacrent d'ailleurs que leurs matinales

– elles brodent le reste du temps, des nappes pour l'Élysée notamment. A plein temps, elles y perdraient la vue... D'abord, bâti à la main, maille par maille, rang après rang, un arrière-plan de tulle en points bouclés tortillés. Apposer sur ces quelques centimètres carrés des motifs, floraux le plus souvent, réalisés dans toute une gamme de points de densité variée qui donneront des effets plus ou moins mats ou ombrés. Ajouter de microscopiques points d'ornementation, formant losanges, étoiles ou fleurs, à l'intérieur desquels se dessinent encore des picots. Surigner les formes générales d'un relief, en feston. Assembler enfin les petites pièces réalisées sans que l'on puisse jamais en deviner les contours...

Cheminement quasi religieux

A 15 ans, Brigitte Lefebvre, actuelle chef de l'Atelier, a vu une dentelle en exposition et en a été subjuguée. « Comment faisait-on ça avec seulement une aiguille et du fil ? Un miracle ! » Elle a aujourd'hui 55 ans, la même fascination, et dit apprendre encore, défilant des ouvrages anciens pour retrouver certains points oubliés, pour « suivre le chemin du fil sans qu'il ne cesse ». Elle parle de sa vie de dentellière comme d'une ascèse, d'un cheminement quasi religieux : « En apprentissage, les premiers temps ont été très durs. Des heures sur une chaise, concentrée, à apprendre à maîtriser mes gestes. Je comparais mon travail à celui de mes collègues, et je rentrais le soir démotivée. Mais, progressivement, mes mains, ma vue, se sont habituées.

« Un silence, étonnant chez cette femme vive et passionnée, puis : « Cela vaut la peine de s'accrocher à un fil. »

Cette remarque poétique sied particulièrement à l'endroit. L'Atelier national du point d'Alençon est une bulle hors du temps, de la société de consommation, préservée de toute course à la productivité, où l'unité de temps est la décennie, où patience et persévérance tiennent lieu de valeurs phares. Les dentellières ne produisent guère plus d'une vingtaine de pièces par an, vendues serties dans des médaillons au musée voisin (« 64 heures de travail, 491 euros », lit-on sur une étiquette). « Tout cela est complétement décalé, à l'époque où l'on vit, admet Valérie Durand, 27 ans, dernière dentellière formée. C'est un privilège d'être là, dans ce temps arrêté... Je le sais, j'ai été caissière ! »

Tellement décalé que sa collègue, Maria Dos Santos, cheveux courts et lunettes design, craint pour l'avenir. « Vu la politique actuelle, la course à l'argent, à la rentabilité, la tendance au culturel vite fait, on tape à l'œil, j'ai peur que petit à petit notre activité ne s'éteigne. Nous serons quatre à partir à la retraite dans dix ans... » La chef d'atelier ne veut même pas y songer. « Après tout le mal qu'on s'est donné ! Si c'était à notre génération que se produisait la rupture, on culpabiliserait tellement... »

« Au xviii^e siècle, on vendait des terres pour s'acheter une parure en point d'Alençon et tenir son rang à la cour » Audé Pessey-Lux, conservatrice du Musée des beaux-arts et de la dentelle

On entre dans un monde... On atteint un palier, puis un autre, tout doucement. Il m'a fallu dix ou douze ans pour les franchir tous. »

Douze années au cours desquelles se sont déclarées à peu près toutes les pathologies ophtalmiques possibles. « Aujourd'hui, avec le fil de coton, il ne faut plus que huit ans pour se former. Mais à mon époque, le fil de lin se cassait. On devait souvent recommencer le travail d'une journée entière ! Je sais, tout cela peut paraître totalement irrationnel... Mais à la fin, on se dit que c'est tellement merveilleux que ça vaut la peine d'être fait et conservé. En textile, c'est le

Optimiste, elle note que pour les jeunes la dentelle n'est plus si ringarde. Que la mode s'en empare de nouveau. Que des bracelets pourraient être ornés de points d'Alençon. Que le Mobilier national leur a commandé des masques en dentelle dessinés par une créatrice (Corinne Sentou). Et puis, il y a quelques années, Nicolas Sarkozy, encore ministre de l'intérieur, est venu visiter l'Atelier. A bien se souvenir, cela dit, Nicolas Sarkozy est venu, a vu, est reparti aussi sec. Visiblement peu gagné par la sérénité des lieux.